





Henning Mankell, né en 1948, est romancier et dramaturge. Depuis une dizaine d'années, il vit et travaille essentiellement au Mozambique – « ce qui aiguise le regard que je pose sur mon propre pays », dit-il. Il a commencé sa carrière comme auteur dramatique, d'où une grande maîtrise du dialogue. Il a également écrit nombre de livres pour enfants couronnés par plusieurs prix littéraires, qui soulèvent des problèmes souvent graves et qui sont marqués par une grande tendresse. Mais c'est en se lançant dans une série de romans policiers centrés autour de l'inspecteur Wallander qu'il a définitivement conquis la critique et le public suédois. Cette série, pour laquelle l'Académie suédoise lui a décerné le Grand Prix de littérature policière, décrit la vie d'une petite ville de Scanie et les interrogations inquiètes de ses policiers face à une société qui leur échappe. Il s'est imposé comme le premier auteur de romans policiers suédois. En France, il a reçu le prix Mystère de la Critique, le prix Calibre 38 et le Trophée 813.



Henning Mankell

LA MURAILLE  
INVISIBLE

R O M A N

*Traduit du suédois par Anna Gibson*

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*Brandvägg*

ÉDITEUR ORIGINAL

Ordfront Förlag, Stockholm

© original : 1998, Henning Mankell

Cette traduction est publiée en accord avec Ordfront Förlag, Stockholm  
et l'agence littéraire Leonhardt & Høier, Copenhague

ISBN original : 91-7324-619-0

ISBN 978-2-02-117887-6

(ISBN 2-02-038118-4, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, mars 2002, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant causes, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

L'homme qui s'écarte du chemin de la sagesse  
Reposera dans l'assemblée des morts.

*Proverbes 21,16*





I

# L'attaque



# 1

Le vent décrut en début de soirée, puis ce fut le calme plat.

Il était sorti sur le balcon. De jour, on apercevait la mer entre les immeubles. Là, il faisait nuit ; parfois, il prenait sa jumelle marine pour scruter les fenêtres éclairées de l'immeuble d'en face. Mais ça lui laissait toujours l'impression désagréable d'avoir été pris sur le fait.

Le ciel était limpide, constellé d'étoiles.

Déjà l'automne. Peut-être gèlerait-il cette nuit.

Une voiture passa. Il frissonna et retourna à l'intérieur. La porte du balcon fermait avec difficulté. Sur le bloc posé à côté du téléphone, il prit note de la faire réparer le lendemain.

Il s'immobilisa sur le seuil du séjour et regarda autour de lui. Dimanche ; il avait fait le ménage. Comme toujours, c'était une satisfaction de se trouver dans une pièce parfaitement propre.

Son bureau était placé contre le mur. Il tira la chaise, alluma la lampe de travail, sortit du tiroir son épais livre de bord et commença par relire l'entrée de la veille.

*Samedi 4 octobre 1997. Le vent a soufflé par rafales toute la journée. De 8 à 10 m/seconde d'après la météo. Course de nuages déchiquetés dans le ciel. Température extérieure à six heures : 7 °. À quatorze heures : 8 °. Dans la soirée : 5 °.*

Puis ces quatre phrases :

*L'espace est désert aujourd'hui. Aucun message des amis. C. ne répond pas à l'appel. Tout est calme.*

Il dévissa le couvercle de l'encrier, y trempa avec précaution la plume héritée de son père, qui l'avait achetée au début de sa carrière de fondé de pouvoir dans une petite agence bancaire de Tomelilla. Il n'utilisait jamais d'autre stylo pour son livre de bord.

Il écrivit que le vent avait faibli, avant de tomber tout à fait. Trois degrés au-dessus de zéro. Ciel dégagé. Puis il nota qu'il avait rangé son appartement. Cela lui avait pris trois heures et vingt-cinq minutes, soit dix minutes de moins que le dimanche précédent.

Il avait fait un tour jusqu'au port de plaisance, après avoir médité une demi-heure dans l'église Sankta Maria.

Il réfléchit et ajouta : *Deuxième promenade dans la soirée.*

Il appuya doucement le buvard sur la page, essuya la plume métallique et revissa le couvercle de l'encrier.

Puis il referma le livre et jeta un regard à la vieille horloge marine posée sur le bureau. Vingt-trois heures vingt.

Dans le hall, il enfila sa vieille veste en cuir et des bottes en caoutchouc. Avant de quitter l'appartement, il vérifia qu'il avait empoché ses clefs et son portefeuille.

En bas, il s'immobilisa pour scruter les ombres de la rue. Personne. Ce n'était pas une surprise. Il se mit en marche. Comme d'habitude, il prit à gauche, traversa la route de Malmö en direction des grands magasins et du bâtiment en briques rouges des impôts. Il accéléra le pas jusqu'à trouver son rythme nocturne habituel, tranquille. Dans la journée, il marchait vite, pour se fatiguer et faire venir la transpiration. Les promenades du soir étaient différentes. Là, il cherchait avant tout à se déconnecter des pensées du jour, à préparer le sommeil de la nuit et le travail du lendemain.

Devant le centre de bricolage, il croisa une femme qui promenait son chien. Un berger allemand. Il les croisait presque toujours, le soir. Une voiture passa, beaucoup trop vite. Il devina un jeune homme derrière le volant et crut entendre de la musique, malgré les vitres fermées.

Ils ne savent pas ce qui les attend. Tous ces jeunes qui conduisent à toute vitesse avec la musique à fond, à s'en abîmer les tympans.

Ils ne savent pas ce qui les attend. Pas plus que les dames solitaires qui promènent leur chien.

Cette idée le mit de bonne humeur. Il pensa au pouvoir qu'il détenait. À son sentiment de faire partie des élus : ceux qui avaient la force de briser les anciennes vérités pétrifiées et d'en créer de nouvelles, complètement inattendues.

Il s'immobilisa et leva la tête vers les étoiles.

Je ne comprends rien. Pas plus ma propre vie que la lumière des étoiles, dont je sais qu'elle me parvient après avoir voyagé dans des espaces-temps incommensurables. Le seul sens qu'il y ait à tout cela, c'est ce que j'accomplis. À cause d'une proposition qui m'a été faite il y a vingt ans.

Il se remit en marche. Plus vite, à cause des pensées qui lui venaient et le bousculaient de façon désagréable. L'impatience. Ils attendaient ça depuis si longtemps. L'instant où enfin ils déclencheraient le grand raz de marée et le veraient déferler sur le monde.

Mais le moment n'était pas encore venu. L'impatience était une faiblesse qu'il ne pouvait se permettre.

Il s'arrêta de nouveau. Déjà le quartier résidentiel – il n'avait pas l'intention de pousser plus loin. Il tenait à être au lit à minuit.

Près des grands magasins, il fit une halte devant le distributeur bancaire et tâta le portefeuille dans sa poche. Il ne voulait pas retirer d'argent, seulement demander un relevé de compte, histoire de s'assurer que tout était en ordre.

Il sortit sa carte de retrait. La dame au berger allemand n'était plus là. Un poids lourd très chargé passa sur la route de Malmö, sans doute en direction des ferries vers la Pologne. À en juger d'après le bruit, le tuyau d'échappement n'était pas en très bon état.

Il composa son code et appuya sur la touche « dernières opérations ». Il récupéra sa carte et la rangea dans le porte-

feuille. La machine émit son cliquetis familier. Il sourit, ricana presque.

Si les gens savaient. Si seulement ils savaient ce qui les attend.

Le ticket apparut dans la fente. En cherchant ses lunettes, il se rappela qu'il les avait laissées dans le manteau qu'il avait mis pour descendre au port de plaisance. Cet oubli l'irrita l'espace d'un instant.

Il se plaça sous le lampadaire le plus proche et plissa les yeux. Le virement automatique du vendredi avait été enregistré, de même que son retrait de la veille. Le solde net était de 9 765 couronnes. Tout était en ordre.

Ce qui arriva l'instant d'après le prit complètement au dépourvu. Comme le coup de sabot d'un cheval – une douleur fulgurante.

Il tomba en avant, les doigts crispés sur le reçu où s'alignaient les chiffres.

Sa tête heurta l'asphalte ; il y eut une fraction de seconde de lucidité. Sa dernière pensée fut qu'il ne comprenait rien. Puis l'obscurité l'engloutit. Il était minuit passé de quelques minutes. Lundi 6 octobre 1997. Un deuxième poids lourd passa sur la route de Malmö pour rejoindre le ferry de nuit. Puis le silence retomba.

## 2

Kurt Wallander se sentait très mal à l'aise ce matin-là en prenant sa voiture au bas de chez lui, dans Mariagatan. Il était huit heures, le 6 octobre 1997. Il quitta la ville en se demandant pourquoi il avait accepté de se rendre là-bas. Il détestait les enterrements.

Comme il était en avance, il décida de prendre la route de la côte, en passant par Svarte et Trelleborg. Sur sa gauche, il voyait la mer. Un ferry entra dans le port.

C'était le quatrième enterrement auquel il assistait en l'espace de sept ans. D'abord son collègue Rydberg, décédé d'un cancer après un long et pénible déclin. Wallander lui rendait souvent visite à l'hôpital ; sa mort avait été un coup personnel très dur. Rydberg était l'homme qui avait fait de lui un policier en lui apprenant à poser les bonnes questions. Grâce à lui, Wallander avait peu à peu appris l'art difficile de déchiffrer le lieu d'un crime. Avant sa collaboration avec Rydberg, il n'était qu'un policier ordinaire. Bien longtemps après, alors que Rydberg était déjà mort, il avait compris qu'il était lui-même doué pour le métier – pas seulement têtue et énergique. Aujourd'hui encore, il menait souvent des conversations silencieuses avec Rydberg, face à une enquête complexe lorsqu'il ignorait de quel côté orienter le travail. Il ne se passait pratiquement pas un jour sans que Rydberg lui manquât. Ce manque ne le quitterait jamais.

Puis ça avait été la disparition brutale de son père, terrassé par une attaque dans son atelier de Löderup. Cela fai-

sait maintenant trois ans. Wallander se surprenait encore à ne pas admettre que son père ne soit plus là, entouré de ses tableaux, dans l'odeur de térébenthine et de peinture à l'huile. La maison de Löderup avait été vendue. Wallander y était passé à quelques reprises ; d'autres gens vivaient là à présent ; il ne s'était jamais arrêté. De temps à autre, il allait sur sa tombe, toujours avec une mauvaise conscience diffuse. Il voyait bien que ces visites étaient de plus en plus espacées. Et qu'il lui devenait de plus en plus difficile de se remémorer le visage de son père.

Une personne morte devenait pour finir une personne qui n'avait jamais existé.

Ensuite, il y avait eu Svedberg, son collègue sauvagement assassiné dans son appartement, l'année précédente. Cette nuit-là, il avait pensé qu'il ne savait rien au fond des êtres avec lesquels il travaillait. La mort de Svedberg avait dévoilé des choses qu'il n'aurait jamais crues possibles.

Et maintenant, il était en route vers son quatrième enterrement – le seul auquel il aurait pu se dispenser d'assister.

Elle l'avait appelé le mercredi, alors qu'il s'appêtait à quitter le commissariat. Il avait mal au crâne après avoir longuement étudié un dossier désespérant – une saisie de cigarettes de contrebande effectuée à bord d'un poids lourd à la descente du ferry. La piste menait au nord de la Grèce, avant de se perdre complètement. Il avait échangé des informations avec les polices grecque et allemande, mais ils ne s'étaient pas approchés pour autant des principaux acteurs de l'affaire. Le chauffeur du poids lourd, qui ignorait vraisemblablement la présence de la marchandise dans son véhicule, serait condamné à quelques mois de prison, et les choses s'arrêteraient là. Wallander avait la certitude que des cigarettes de contrebande arrivaient quotidiennement à Ystad, et qu'on ne parviendrait jamais à endiguer le trafic.

En plus, sa journée avait été empoisonnée par une querelle avec le remplaçant du procureur Per Åkeson, qui était parti au Soudan quelques années plus tôt et ne semblait pas vouloir revenir. En lisant les lettres qu'Åkeson lui envoyait



régulièrement d'Afrique, Wallander éprouvait chaque fois un pincement d'envie. Åkeson avait osé franchir le pas dont lui-même ne faisait que rêver. Il aurait bientôt cinquante ans et il savait, même s'il ne voulait pas se l'avouer, que les grands choix de sa vie avaient déjà été faits. Il ne serait jamais autre chose que flic. D'ici sa mise à la retraite, il pouvait tenter de devenir un meilleur enquêteur, point final. Et peut-être enseigner deux ou trois choses à ses collègues plus jeunes. En dehors de cela, aucun tournant décisif en perspective. Aucun Soudan ne l'attendait.

Il avait déjà pris sa veste lorsque le téléphone sonna. Tout d'abord il ne comprit pas qui l'appelait. En réalisant que c'était la mère de Stefan Fredman, ses souvenirs se bousculèrent, rameutant en quelques secondes les événements intervenus trois ans plus tôt.

Un garçon déguisé en indien avait conçu ce projet dément : punir les hommes qui avaient conduit sa sœur à la folie et rempli son petit frère de terreur. L'une des victimes était son propre père. Wallander revit la terrible image, la dernière, le garçon agenouillé pleurant sur le corps de sa sœur. Il ne savait pas grand-chose de ce qui lui était arrivé ensuite, sinon qu'il n'avait pas fini en prison, bien entendu, mais dans un service psychiatrique fermé.

Anette Fredman l'appelait pour lui apprendre la mort de Stefan. Il s'était jeté par la fenêtre. Wallander lui offrit ses condoléances. Quelque part en lui, il ressentait une peine sincère. Ou peut-être était-ce seulement de la désespérance. Mais il ne savait toujours pas pourquoi elle l'appelait. Debout devant son bureau, le combiné à la main, il tenta de se rappeler son visage. Il l'avait rencontrée deux ou trois fois dans une banlieue de Malmö, à l'époque où ils recherchaient Stefan en essayant de s'accoutumer à l'idée que ce pouvait être un garçon de quatorze ans qui avait commis ces meurtres atroces. Il se souvenait d'une femme timide et tendue, le regard fuyant comme si elle redoutait toujours le pire. Et le pire s'était avéré. Wallander se demanda brièvement si elle était toxicomane. Peut-être buvait-elle trop, ou abusait-elle des médicaments pour calmer son angoisse ? Il

n'en savait rien. Il avait du mal à se rappeler ses traits. La voix à l'autre bout du fil ne lui était pas familière.

Puis elle lui avait exposé l'objet de son appel.

Elle voulait qu'il vienne à l'enterrement. Parce qu'il n'y aurait pour ainsi dire personne d'autre. De la famille, il ne restait qu'elle et puis Jens, le petit frère de Stefan. Wallander resta aimable, plein de bonnes intentions. Il promit de venir et le regretta aussitôt ; mais il était trop tard.

Après ce coup de fil, il tenta de se renseigner plus précisément sur ce qui était arrivé au garçon après son arrestation. Il parla à un médecin de l'hôpital psychiatrique. Stefan était resté quasi muet au cours de ses années d'internement, complètement replié sur lui-même. Mais quand on l'avait retrouvé sur l'asphalte, il avait le visage peinturluré ; et ces couleurs maculées de sang lui faisaient un masque d'effroi qui en disait peut-être plus long sur la société où avait vécu Stefan que sur le dédoublement de sa pauvre personnalité.

Wallander conduisait lentement. Le matin, en enfilant son costume sombre, il avait constaté avec surprise que le pantalon lui allait. Il avait donc perdu du poids. Depuis un an qu'on avait diagnostiqué son diabète, il avait été contraint de changer ses habitudes, de prendre de l'exercice et de surveiller son régime. Au début, il montait sur la balance plusieurs fois par jour. Il avait fini par la jeter, dans un accès de colère. S'il ne parvenait pas à maigrir malgré cette surveillance constante, autant laisser tomber tout de suite.

Mais le médecin auquel il rendait régulièrement visite refusait de s'avouer vaincu, l'exhortant sans relâche à faire du sport et à renoncer à ses repas malsains. Cela avait fini par donner des résultats. Wallander s'était acheté un survêtement et une paire de baskets et s'était mis à la marche. Pourtant, quand Martinsson lui proposa d'aller courir avec lui, il refusa net. Il y avait une limite. Marcher, soit ; courir, non. Il avait mis au point un circuit qui partait de Mariagatan et traversait la forêt de Sandskog. Il s'obligeait à sortir au moins quatre fois par semaine. Il avait aussi réduit

sa fréquentation assidue des kiosques à hamburgers. Et son médecin avait constaté des résultats : la glycémie baissait et il perdait du poids. Un matin en se rasant, il constata que sa tête avait changé, il avait les joues creuses. C'était comme de voir réapparaître son vrai visage, longtemps enseveli sous la graisse et un teint terreux. Sa fille Linda avait été surprise et contente de cette transformation. Mais au commissariat, aucun commentaire.

Comme si on ne se voyait pas vraiment, pensa Wallander. On travaille ensemble ; mais on reste invisibles les uns pour les autres.

En dépassant la plage de Mossby Strand, abandonnée à sa solitude d'automne, il se rappela le jour, six ans plus tôt, où un Zodiac contenant deux cadavres s'était échoué à cet endroit.

Il freina et s'engagea sur le chemin de traverse ; il était encore en avance. Il coupa le contact et descendit de voiture. Pas un souffle de vent, quelques degrés au-dessus de zéro. Il ferma sa veste et prit un sentier qui serpentait entre les dunes. Bientôt la mer apparut. La plage était déserte. Des empreintes de pas humains, de chiens, de sabots de cheval. Il laissa son regard errer sur l'eau. Dans le ciel, un vol d'oiseaux migrateurs, en route vers le sud.

Il se souvenait encore avec précision de l'endroit où l'on avait trouvé le Zodiac. L'enquête, très difficile, l'avait conduit à Riga. Et à Baiba, veuve d'un inspecteur letton assassiné – un homme qu'il avait eu le temps de connaître et d'apprécier.

Il y avait eu son histoire avec Baiba. Longtemps il avait cru que les choses prendraient forme entre eux, qu'elle viendrait vivre en Suède. Ils avaient même visité ensemble une maison dans les environs d'Ystad. Puis elle avait commencé à émettre des réserves. Wallander, jaloux, avait imaginé un autre homme. Une fois, il avait même fait le voyage jusqu'à Riga sans la prévenir. Mais il n'y avait pas d'autre homme. Simplement, Baiba hésitait. Pouvait-elle envisager de se remarier avec un policier ? De quitter son

pays où elle exerçait le métier mal rémunéré mais gratifiant de traductrice ? Leur histoire avait pris fin.

Wallander longea le rivage en pensant que cela faisait plus d'un an maintenant qu'il lui avait parlé pour la dernière fois. Elle lui apparaissait encore en rêve ; mais il ne parvenait jamais à la toucher. Quand il allait à sa rencontre ou lui tendait la main, elle avait déjà disparu. Lui manquait-elle vraiment ? La jalousie était partie ; il pouvait l'imaginer avec un autre homme sans que cela lui fasse comme une morsure.

C'est d'avoir perdu l'intimité, pensa-t-il. Avec Baiba, j'échappais à une solitude dont je n'avais pas conscience avant. C'est cette intimité qui me manque quand je pense à elle.

Il revint vers sa voiture. Il devait se méfier des plages abandonnées. Surtout à l'automne. Elles réveillaient facilement en lui une grande, une lourde mélancolie.

Une fois, bien des années plus tôt, il s'était aménagé un district de police solitaire à l'extrémité nord de l'île danoise de Jylland. À ce moment-là de sa vie, il était en arrêt maladie pour cause de dépression grave, convaincu qu'il ne reviendrait jamais au commissariat d'Ystad. Les années avaient passé, mais il se rappelait encore avec épouvante le climat intérieur qui était le sien à l'époque. Il ne voulait pas revivre cela. Ce paysage-là ne réveillait en lui que de la peur.

Il remonta en voiture et continua vers Malmö. L'automne progressait. À quoi ressemblerait l'hiver ? De grosses chutes de neige sèmeraient-elles le chaos en Scanie ou n'y aurait-il que la pluie ? Et puis que ferait-il de la semaine de congé qu'il était censé prendre en novembre ? Il avait évoqué avec sa fille Linda la possibilité d'un voyage au soleil. Il était tout disposé à l'inviter. Mais elle, qui vivait à Stockholm et étudiait il ne savait trop quoi, répondit qu'elle ne pourrait sans doute pas s'absenter, même si elle en avait envie. Il avait alors envisagé de proposer ce voyage à quelqu'un d'autre ; mais il n'y avait personne. Ses amis étaient si peu nombreux, presque

L'Œil du léopard  
*Seuil, 2012*  
et « *Points* », n° P3011

La Faille souterraine  
Les premières enquêtes de Wallander  
*Seuil, 2012*

Le Roman de Sofia  
Vol. 2 : Les ombres grandissent au crépuscule  
*Seuil, 2012*

COMPOSITION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : S. N. FIRMIN DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2003. N° 58116 ( )